



Vers la formation d'une identité transnationale : l'Inde face à sa diaspora

Anthony Goreau-Ponceaud

► To cite this version:

Anthony Goreau-Ponceaud. Vers la formation d'une identité transnationale : l'Inde face à sa diaspora. Colloque international de géographie politique. " L'espace politique : concepts et échelles ", Reims, 2-4 avril 2008, Apr 2008, Reims, France. halshs-00372976

HAL Id: halshs-00372976

<https://shs.hal.science/halshs-00372976>

Submitted on 3 Apr 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Communication lors du colloque international de géographie politique. « L'espace politique : concepts et échelles », 2-4 avril 2008, Reims.

Vers la formation d'une identité transnationale : l'Inde face à sa diaspora.
--

Résumé : Dans cette communication, nous employons la diaspora comme une catégorie sociale de l'appartenance manipulée et instrumentalisée par des acteurs principalement politiques afin de créer un sujet collectif par delà les clivages. Notre analyse interroge les facteurs d'inclusion, et la pertinence des concepts d'Etat, de frontière et de souveraineté en tâchant de comprendre les mécanismes par lesquels l'Union Indienne et le Tamil Nadu essaient désespérément d'inclure leurs communautés exilées dans un ensemble fédérateur et homogène qu'ils nomment soit diaspora indienne, soit diaspora tamoule.

Mots clés : Diaspora, Identité, Inde, peuple tamoul, territoire.

To the development of a transnational identity: India in front of its diaspora.

Abstract: In this paper, we using the word diaspora as a social category of belonging manipulate by political actors in order to create a collective subject across the divisions. Our analysis question the including factors and the relevance of the concepts of State, border and sovereignty in trying to understand the mechanisms by which India and Tamil Nadu attempt to include their overseas communities in a federative body that they call Indian diaspora or Tamil diaspora.

Keywords: Diaspora, Identity, India, Tamil people, territory.

Comment se fait aujourd'hui l'articulation d'une part entre diaspora, Etat-nation, nation ou conscience nationale ; et d'autre part entre identité diasporique et identité nationale ? À quel(s) espace(s), à quel(s) territoire(s) ces ensembles (diaspora, Etat-nation, nation) sont-ils liés, et qu'est-ce qui crée ce sentiment d'appartenance ?

À travers l'exemple de l'Inde et d'une de ses diasporas, nous voulons poser les jalons d'une réflexion qui interroge les facteurs d'inclusion, et la pertinence des concepts d'Etat, de frontière et de souveraineté. Car le territoire est l'une des composantes de la réalité matérielle de l'Etat-nation et de sa souveraineté, et parce qu'il semble que les migrations indiennes se jouent des logiques territoriales, mais ont paradoxalement de sens qu'en référence à un territoire d'origine.

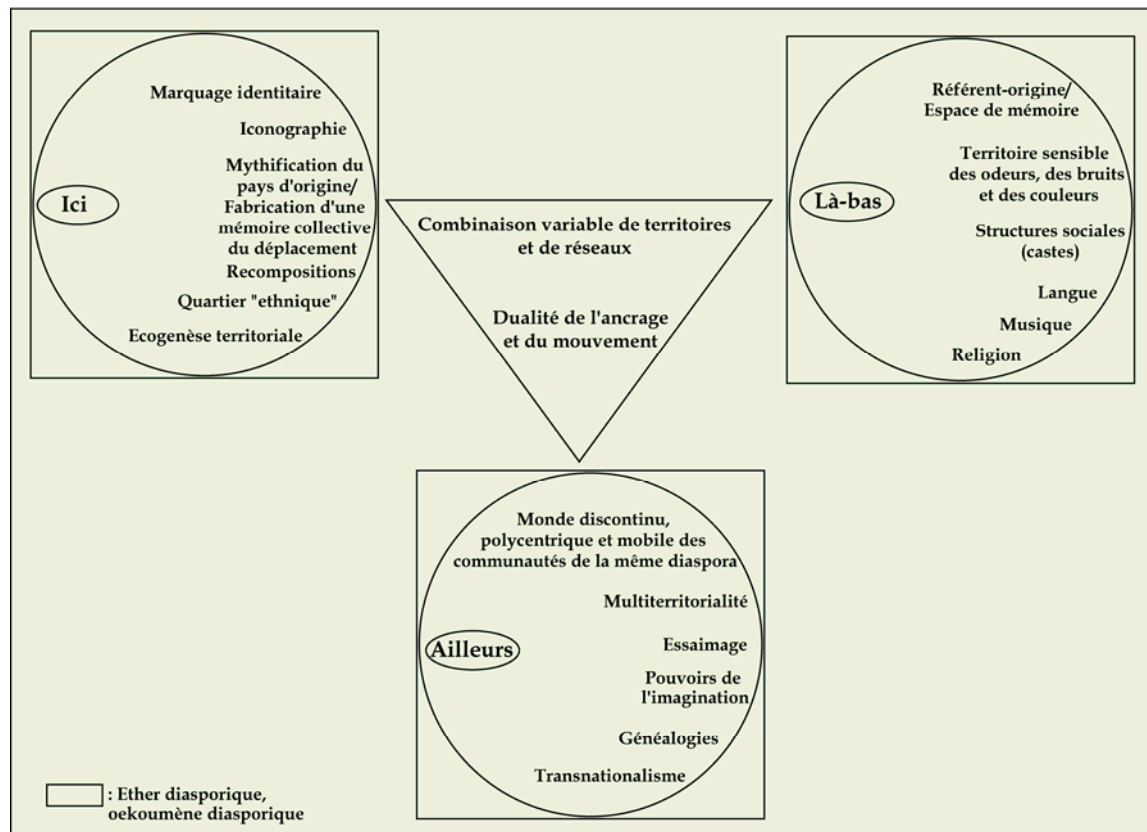
Que ce soit l'Etat de l'Union Indienne ou celui du Tamil Nadu tous deux essaient désespérément d'inclure leurs communautés exilées dans un ensemble fédérateur et homogène qu'ils nomment soit diaspora indienne, soit diaspora tamoule. Cet ensemble est teinté de préfixes en « pan » (panindienne, pantamoule) et de suffixe en « ité » (indianité, tamoulité) rimant avec homogénéité et unité (dont l'aboutissement serait la double nationalité), éludant de ce fait une réalité beaucoup plus contrastée. De sorte que l'on pourrait penser que ces communautés indiennes transnationales viennent disputer aux territoires la fonction de référent identitaire qu'ils détiennent d'ordinaire. Si bien qu'elles pourraient remettre en cause une lecture très occidentale de l'espace mondial en termes d'Etat, de souveraineté et de frontière.

Mais, qu'est ce qui unit affectivement ou moralement les Tamouls / les Indiens entre eux ? Quelle expérience ont en commun respectivement plus de 8.4 millions / 20 millions de personnes dispersées dans le monde ? Quelle part l'histoire et la mémoire prennent-elles dans ce vécu commun ? Comment les croyances religieuses (l'hindouisme en particulier), le langage courant, y contribuent-ils ? Comment, ce tout, se combine-t-il, s'il se peut ? Qu'est-ce qui assure à tel moment, pour telle raison et pour tel groupe, la prééminence d'une référence territoriale sur une autre ? Qu'y a-t-il de commun entre des expériences aussi diverses et variées qu'être Tamoul aux Etats-Unis, au Canada, en Australie, en Norvège ou encore en France ? Enfin, dans quels termes exprimer cette dilection pour le monde indien ?

Nous verrons ainsi dans une première partie que ce qui différencie l'identité diasporique des autres formes d'identité collective, c'est qu'elle est orientée vers un passé. Un passé qui n'est pas celui de la science historique, mais celui de la mémoire collective. C'est une histoire du mythe, dans lequel certains souvenirs deviennent des symboles créateurs de sens dans l'organisation et l'interaction sociale. La seconde partie s'attachera à qualifier ce lien, qui devient le support à une solidarité conceptuellement douteuse, entre nationalisme et sélectivité, visant à créer une identité tamoule/indienne transnationale qui repose sur trois éléments définissant un véritable marketing identitaire à visées économiques, ou plus clairement une rhétorique identificatoire : un élément cognitif (les limites du corps social en dispersion), un élément affectif qui doit donner l'illusion d'une communauté dans l'espace ainsi conçu, et un élément instrumental qui doit créer une mobilisation pour une action collective. Enfin, la dernière partie organisera une réflexion sur les niveaux d'appartenance identitaire et leur conciliation (ethnicité, tamoulité, diaspora indienne).

1/ La diaspora : un moyen de créer un sujet collectif en dispersion.

ESPACES, TERRITOIRES, ET RESEAUX DE DIASPORA



Conception et réalisation: A. Goreau, ADES, 2007.

Notre propos n'est pas de revenir sur le terme de diaspora, mais sur la manière dont nous l'utiliserons dans cette démonstration. Qu'est-ce à dire ? Simplement qu'il ne faut pas s'intéresser à la diaspora comme objet géographique, mais à la diasporisation : « *À la question « quoi » (...), il faut substituer la question « comment » pour restituer les processus par lesquels se forment les différents états de la structuration de cette expérience* » (Dufoix Stéphane. 2005). Il est indispensable de comprendre que la diaspora se manifeste par une combinaison variable de territoires et de réseaux qui s'insère dans une dualité de l'ancrage et du mouvement ; dont les trois structures principales sont le territoire d'accueil, *l'ici* ; le référent-origine, *là-bas* ; et *l'ailleurs*, c'est-à-dire l'ensemble des lieux de la dispersion.

Ainsi, on comprendra que la fabrication d'une identité diasporique pose comme problématique la complexité de l'existence d'une communauté à l'étranger prise en étau par une double ambivalence ; entre ancrage et mobilité et entre ouverture et fermeture. Le diasporé est en oscillation, il reste disjoint. À travers l'exemple de la diaspora tamoule et indienne, nous voulons démontrer que les conditions d'existence d'une communauté à l'étranger sont liées à un sentiment d'appartenance et à une culture diasporique. Et, ce qui donne une certaine cohérence à cet ensemble de disjonctions prend appui sur la filiation. Celle-ci prend l'aspect d'un lien entre ici et là-bas, entre ici et ailleurs ; dont la cellule familiale, l'hindouisme qui ancre les communautés indiennes dans la longue durée en même temps que dans une relation forte avec le territoire d'origine à travers une iconographie, et la sphère politique en constituent les relais. La diaspora s'exprime alors comme une volonté du lien resserré.

L'élément moteur de la cohésion de ce corps social (oekoumène diasporique) est la fabrication d'une mémoire collective qui permet de relier les expériences individuelles en leur donnant un sens. Et, pour construire cette mémoire, il est nécessaire d'individualiser un élément fédérateur que l'on désignera sous le terme de référent-origine (là-bas). Fédérateur car il fabrique une continuité qui permet de réunir les lieux de la dispersion en les rendant contigus. Ce centre transcende les distances, dislocations et désorganisations qui participent à une distension du lien que l'on qualifiera de diasporique.

Ainsi, ce qui différencie l'identité diasporique des autres formes d'identité collective, c'est qu'elle est orientée vers un passé. C'est une histoire du mythe dans lequel certains souvenirs deviennent des symboles créateurs de sens dans l'organisation et l'interaction sociale. Cette mémoire offre la stabilité de repères rassurants par une mise en récit de l'identité qui opère la sélection des événements du passé à retenir ou à oublier. Elle permet aussi aux populations tamoules et indiennes de puiser dans un stock de représentations disponibles, de s'appuyer sur un héritage historique et culturel « cohérent », pour construire une unité qui ne va pas de soi. Ce bricolage s'articule sur une destinée commune, ciment de la cohérence du groupe. En conséquence, la catégorie « *diaspora* » devient une construction sociale de l'appartenance, situationnellement déterminée et manipulée par des acteurs politiques principalement (Etats, groupes indépendantistes, mouvements régionaux).

Enfin, comment concilier dans la construction de ce sujet collectif la multitude des références régionales ? Comment s'articulent les références régionales et nationales au sein de cet oekoumène diasporique ? Quel rôle doivent jouer l'Inde et le Tamil Nadu dans la construction de cette catégorie sociale de l'appartenance ?

2/ Diaspora indienne versus diaspora tamoule : indianité et tamoulité.

« (...) *Le registre diasporique, s'est largement imposé en Inde comme à l'étranger car finalement la diaspora, malgré sa diversité et ses clivages, reste une construction et un slogan efficaces visant à homogénéiser des populations encore disparates* ».

Therwath, I. (2005, p30).

Autant il nous paraît pertinent de détailler les différentes trajectoires migratoires et contours de la diaspora tamoule, autant cet exercice nous semble stérile et peu convainquant dans le cas de la diaspora indienne. Il est plus intéressant de placer le projecteur sur la construction de la catégorie diaspora indienne par le gouvernement central de Delhi, et sur les éléments qui constituent la famille indienne globale. Précisons que ce n'est qu'à partir de la fin des années 1990 que la catégorie diaspora indienne est utilisée par les universitaires indiens et par les pouvoirs politiques ; avant on utilisait le terme d'indiens d'outre-mer (overseas indians) ou communautés indiennes à l'étranger (Indian Communities Abroad). Ce glissement sémantique témoigne d'un autre beaucoup plus important : d'une pluralité de situations relevant de circonstances historiques on est passé peu à peu à une vision unitaire d'une communauté de destin. Car, « *avec un revenu annuel estimé à 160 milliards de dollars, soit 35% du PNB de l'Inde, les expatriés indiens sont devenus en ce nouveau millénaire une source potentielle d'investissements sur la scène internationale* » (Leclerc, E. 2004).

2.1/ Vers une institutionnalisation de la catégorie diaspora indienne.

D'abord, un rapide tour d'horizon de ce qui est communément appelé la diaspora indienne s'impose. Selon le rapport de la Haute Commission¹ sur la diaspora indienne en 2001, la

¹ High Level Committee On Indian Diaspora, <http://indiandiaspora.nic.in/>

population indienne ou d'origine indienne à l'étranger (on reviendra sur cette terminologie officielle) regroupe une vingtaine de millions de personnes (soit 2% de la population indienne en 2001), et correspond par son importance à la deuxième diaspora, loin derrière la diaspora chinoise et ses 34 millions de personnes. Cette diaspora se répartit inégalement entre 130 pays et se concentre dans les pays du Golfe, aux Etats-Unis, au Royaume-Uni, en Birmanie, en Malaisie et au Népal. La diaspora indienne est constituée officiellement de deux groupes qui correspondent de façon schématique aux contextes et trajectoires migratoires, se résumant à deux sigles : PIO² (People of Indian Origin) et NRI³ (Non Resident Indians).

PIO et NRI forment une multiplicité de situations, tant du point de vue du pays émetteur que des pays receveurs, que la catégorie diaspora a du mal à circonscrire. Toutefois, la distinction entre ces deux catégories permet de situer les relations de l'Etat indien avec ces populations émigrées qui sont fonction des contextes migratoires. Et, « *en rassemblant sous un même vocable NRI et PIO, l'utilisation du semi-nom propre « diaspora indienne » permet d'assurer la continuité avec l'histoire post-indépendance des travailleurs temporaires du Golfe et des émigrés volontaires* » (Leclerc, E. 2004). La diaspora indienne devient ainsi un espace interstitiel entre colonialisme et postcolonialisme.

Cependant, ce n'est qu'à la fin des années 1990, que le terme diaspora indienne s'impose dans les recherches menées en Inde. La prise de conscience et la volonté de valorisation de la diaspora par les pouvoirs publics et par les partis politiques (en un mot, la récupération voire l'instrumentalisation politique de la diaspora) n'est évidemment pas neutre et procède d'une volonté politique habillée d'un discours idéologique qui n'est pas sans intérêt. L'évolution de cette volonté politique, de l'indifférence voire du mépris des années Nehru à « *l'invention de la diaspora* » (Leclerc, E. 2004) par le BJP est hautement problématique. Mais, au-delà des vicissitudes historiques qui ont fait passer les communautés expatriées du statut de traître à des agents de développement de l'Inde et d'ouverture sur le monde, quels Indiens font parti de la diaspora indienne selon la catégorie instaurée par le gouvernement indien ? Et cette catégorie est-elle inclusive ou exclusive ? Répondre un peu des deux ne serait pas faux mais resterait dans le domaine de l'approximation. Il semble que l'unité affichée par le discours s'avère dépassé par un ensemble de mesures prises par le gouvernement de la *National Democratic Alliance* de 1998 à 2004. En effet, plusieurs mesures discriminatoires et ségrégationnistes ayant pour point commun de soulever avec acuité la question de l'identité indienne et de son homogénéité ont été établies. Et, le vecteur de cette homogénéité est la citoyenneté, ou plus particulièrement la double citoyenneté qui permet de relier certains membres sélectionnés de la diaspora avec l'Inde. Et cette homogénéité participe à l'affirmation d'une identité indienne conçue comme une identité hindoue. De sorte que peu à peu l'indianité se détache de son référent territorial et peut alors être revendiquée par tous les membres de la diaspora, à condition de respecter les valeurs hindoues, ce qui exclut les membres des autres confessions.

Toutefois, il est nécessaire d'indiquer que la constitution indienne ne reconnaît pas la double citoyenneté. La loi sur la citoyenneté de 1955 précise que toute personne ayant acquis la citoyenneté d'un autre pays perd de fait sa citoyenneté indienne (les sujets britanniques d'origine indienne, éparpillés dans les pays du Commonwealth, deviennent pour l'Inde des

² Il s'agit des indiens qui ont émigré de manière forcée dans le cadre des travailleurs sous contrats dans l'ensemble de l'Empire britannique et français (système de l'*indenture*) et des émigrés volontaires dont les migrations se faisaient au gré des préférences et des besoins personnels dans l'ensemble des pays du Commonwealth (*free passengers*). Ces mouvements de main d'œuvre s'étant développés dès le début du XIX siècle, la limite des trois générations exclue de plus en plus de descendants d'émigrants.

³ Cette catégorie concerne des citoyens indiens détenteurs d'un passeport indien et résidant pour une période indéterminée à l'étranger.

étrangers). A partir de 1991, cette question de la double citoyenneté ressurgit à la demande des NRI qui y voient une garantie pour investir en Inde. La nouvelle politique de Vajpayee débouche en janvier 2003 par l'annonce d'un amendement à la loi sur la citoyenneté. Le principe est de créer une citoyenneté d'Outre-mer, pour les pays qui acceptent celle-ci. Sur la base de la réciprocité, une liste de 16 pays est définie : Australie, Canada, Etats-Unis, Finlande, France, Grèce, Irlande, Israël, Italie, Nouvelle-Zélande, Pays-Bas, Portugal, République de Chypre, Royaume-Uni, Suède, Suisse. Sont éligibles à cette citoyenneté d'outre-mer les personnes qui pouvaient :

- être citoyen au moment de l'application de la constitution indienne,
- qui appartenait à un territoire qui est devenu partie intégrante de l'Inde après le 15 août 1947,
- et les descendants sur deux générations des personnes éligibles à l'exception des personnes ayant acquis la citoyenneté de pays comme le Pakistan ou le Bangladesh.

En somme, cette citoyenneté est réservée aux expatriés Indiens installés principalement dans les pays développés ; donc aux sections les mieux lotis des NRI. Par exemple, les indiens installés aux Etats-Unis possèdent le meilleur revenu par tête de toutes les communautés émigrées (60.093 \$ par an, à comparer à la moyenne américaine de 38.885 \$). Même si cette moyenne cache des inégalités leur niveau économique est sans commune mesure avec celui de la masse des Indiens restés au pays. Et, avec ces mesures sur la citoyenneté d'outre-mer, une autre discrimination apparaît. Celle-ci n'est plus d'ordre économique mais géopolitique. Car, « *au nom de la sécurité nationale, la nouvelle citoyenneté d'Outre-mer est refuser Outre-terre parmi les anciennes parties de l'Empire britannique* » (Leclerc, E. 2004). En effet, au regard des mesures de l'application de cette citoyenneté d'outre-mer, sont exclus les pays tels que le Bangladesh, le Sri Lanka et surtout le Pakistan qui n'appartenaient pas à un territoire inclus à l'Inde au moment de son indépendance. À l'inverse, sont inclus les territoires rétrocédés par la France ou le Portugal (pensons à l'Etat de Goa) après l'indépendance. En d'autres termes, « *ces deux discriminations ont pour point commun de refuser la citoyenneté d'Outre-mer à des populations majoritairement musulmanes* » et réaffirment la partition (Leclerc, E. 2004),

Ainsi, la catégorie diaspora indienne est une structure qui émane des stratégies territoriales employées au sein de l'Etat indien comme moyen de promouvoir ses intérêts socioculturels et économiques. Et en développant une solidarité conceptuellement douteuse, entre nationalisme et sélectivité cette même structure vise à créer une identité panindienne transnationale qui repose sur :

- Un élément cognitif : les expatriés doivent être au courant des limites de l'Inde et de sa configuration. Rappelons que l'origine étymologique du mot hindou provient de la variante persane de *sindhou* – le fleuve Indus – et désignait au début de l'ère chrétienne les populations qui vivaient au-delà de ce fleuve. De sorte que cet élément cognitif doit être attaché à l'image d'une Inde indivise et intégrale, patrie des hindous, *bharat mata*, qui existe comme site privilégié de la construction du nationalisme hindou (Assayag, J. 1997). Il s'agit des limites de l'*hindouïté* ou *hindutva* face à l'Autre, le musulman qui se cristallisent autour de l'*Akhand Bharat*⁴ dont Ayodhya serait la capitale. Car, « *ce qui fait tenir un peuple ensemble n'est pas juste un passé partagé et une mémoire solidaire, mais une origine*

⁴ L'*Akhand Bharat* correspondrait à un territoire de l'hindouïté imaginaire construit par opposition à l'Islam et dans le but d'une recherche identitaire. Les limites de ce territoire ne sont pas fixes, mais elles puisent leurs significations dans le passé et la mythologie (le Ramayana principalement). De sorte que l'*Akhand Bharat* s'étendrait à l'ensemble du sous-continent indien incluant l'Inde, le Sri Lanka, l'Himalaya, l'Hindukush, le Pakistan et l'Afghanistan (Assayag, J. 1997).

commune définie par la coalescence entre ancestralité, sacralité et territorialité » (Assayag, J. 1997, p874).

-Un élément affectif : qui doit donner le sentiment d'une identité commune dans l'espace ainsi conçu. Cette dimension est assurée depuis le 9 janvier 2003 par un hommage de l'Etat indien à la reconnaissance de la contribution de ses expatriés à l'histoire de l'Inde, le *Pravasi Bharatyas Divas*. Bien sûr cette dimension affective est elle-même instrumentalisée. Pour preuve, la date du 9 janvier correspond au retour définitif d'Afrique du Sud de Gandhi en Inde en 1915. C'est l'occasion de reconstituer la famille indienne globale, dispersée dans plus de 136 pays et d'institutionnaliser un semblant de cohésion, une solidarité transnationale. Dans cette dimension affective il nous faut aussi ajouter la création d'un dernier type de lieu : un centre pour la diaspora indienne. Mais pas n'importe quel centre, une capitale hors de l'Inde instaurée à l'Île Maurice, à l'initiative du GOPIO (*Global Organization of People of Indian Origin*)⁵. Pourquoi à l'Île Maurice ? Car les populations d'origine indienne y sont majoritaires (70%) et qu'il s'agit d'une île à la fois anglophone et francophone et que cette majorité renferme la diversité indienne. En effet, l'ensemble de l'île est dénommé *Chota Bharat*, traduction en hindi de l'anglais "Little India". Parallèlement, il s'agit aussi de la réactualisation d'un mythe qui date des années 1930 lorsque l'élite hindoue s'est lancée à la conquête du pouvoir politique contre les colons français qui appelaient à l'époque cette île, la "petite France".

-Un élément instrumental : qui doit créer une mobilisation pour une action collective. En d'autres termes, pourquoi un parti nationaliste mène-t-il une politique du lien avec les expatriés Indiens et développe-t-il une politique de la double nationalité ? Si ce n'est pour maintenir une identité indienne dans la dispersion. Et c'est là que l'instrumentalisation intervient, car il ne s'agit pas d'une identité fédératrice de la diversité indienne mais une identité qui se veut hautement sélective. D'ailleurs que se cache-t-il derrière le terme d'*indianité* ? Nous pouvons de prime abord dire que cette identité se veut exclusive et permet d'écarter de la définition de la diaspora tous les mouvements de population anciens. Dans cette dimension indianité rime avec hindouïté et hindutva, et in extenso crée un lien au-delà de la distance que l'on pourrait nommer lien national au sens où il produit une communauté politique imaginaire et imaginée comme intrinsèquement limitée et souveraine. Et il faut comprendre cette indianité comme un nationalisme à longue distance entretenu par les partis nationalistes indiens. Et il apparaît clair que ce nationalisme permet de rassembler au delà des frontières de l'Inde.

Ainsi, au-delà d'une volonté d'intégration économique il apparaît clair que l'utilisation du terme diaspora par l'Etat de l'Union indienne permet de créer une unité fictive au-delà de l'hétérogénéité des groupes sociaux et des contextes historiques. En développant un marketing identitaire complet, le gouvernement indien assure une continuité qui à son tour devient le fondement d'une communauté, du moins d'une *illusion communautaire* (Dufoix, S. 2003). Ainsi, l'innovation dans cette approche de l'identité indienne ou indianité c'est de la détacher du territoire national, de son substrat originel, afin qu'elle puisse faire l'objet de revendications véhémentes par tous les membres de la diaspora, à condition de respecter les valeurs de l'hindutva.

En, quelque sorte cette construction s'apparente à une nation en tant qu'elle se présente une communauté imaginée qui est simultanément ouverte et fermée, à travers le langage, la religion et l'idéologie. Et cette communauté imaginée se pense en termes de destin historique. En cela elle est un support au nationalisme. De sorte que nous pouvons penser que les diverses « *little India* » éparpillées dans le monde sont des prolongements de ce nationalisme

⁵ <http://www.gopio.net/>

indien. Mais, il est une question importante que nous devons nous poser : « *do the Tamils accept the « Indian » category* » (Santishree, D Pandit. 2003, p120) ? D'une part par ce que cette catégorie est trop restrictive pour les Tamouls, puis parce qu'elle émane d'un jeu d'opposition qui nourrit et a nourri depuis plusieurs siècles le particularisme tamoul à savoir : Tamoul/Dravidien versus Hindi/Sanskrit. De telle sorte que l'identité tamoule est d'abord ethno-linguistique et non religieuse.

2.2/La diaspora tamoule : contours et lieux d'implantation.

La diaspora Tamoule consiste en une masse chiffrée de plus de 8.4 millions d'individus dispersés dans le monde, soit un peu moins de 40% de la diaspora indienne. Elle n'est pas un ensemble monolithique. Elle est divisée non seulement par des clivages pré migratoires liés à la caste, à la classe sociale, à la religion, au genre, au village et à la région d'origine ; mais aussi par des distinctions qui proviennent des différents processus ou contextes de migrations qui ont de larges implications dans la détermination des Tamouls dans les divers pays d'installation : clandestins, réfugiés, immigrés ou encore citoyens.

Il apparaît maintenant plus qu'indispensable de donner quelques précisions sur le terme « tamoul » pour ne pas susciter d'ambiguïtés. Celui-ci renvoie d'abord à un groupe ethnolinguistique du sub-continent indien. Car le tamoul est avant tout une langue du Sud de l'Inde (du Tamil Nadu ou pays Tamoul) appartenant à la famille dravidienne qui se distingue des langues du Nord, principalement Indo-européennes. Il est à noter que les plus vieilles communautés tamoulphones sont celles d'Inde du Sud et du Nord-est du Sri Lanka (nous avons ainsi identifié les deux référents-origines : le Tamil Nadu et le Sri Lanka). Le nombre de locuteurs tamouls est évalué à environ 74 millions d'individus dont 63 millions au Tamil Nadu et 2.6 millions au Sri Lanka. Ce qui fait que plus de 11% de la population tamoulphone soit près de 8.4 millions d'individus vit en dehors du Tamil Nadu et du Nord-est du Sri Lanka. Et ce sont donc ces 11% qui vont nous intéresser.

Parallèlement, il faut avoir en tête que sous la dénomination « tamoule », au-delà de la langue commune se cache un peuple, c'est-à-dire *un ensemble d'individus qui sans habiter le même pays, sentent qu'ils appartiennent à une même communauté par leur origine, leur religion (...) ou un autre lien* (Rey, A. 2000, T2, p2694). Qu'est-ce à dire exactement ? Que cette notion de peuple implique une conscience et un sentiment d'appartenance. Au sein de ce peuple, il nous faut faire une distinction entre Tamouls du Sud de l'Inde et Tamouls du Nord Sri Lanka :

- Les Tamouls d'Inde: pour la plupart vivent dans l'Etat du Tamil Nadu. Les Tamouls sont aussi le groupe de population majoritaire dans le territoire de l'union de Pondichéry.
- Les Tamouls du Sri Lanka : là encore, les divisions semblent l'emporter. Car il faut faire une distinction entre deux groupes. Le premier est constitué par les Tamouls sri lankais (ou *Sri Lankan Tamils*) qui sont les descendants du royaume de Jaffna. Et le second groupe est constitué par les Tamouls d'origine indienne. Ces derniers ont été recrutés dans les années 1830-1840 pour travailler dans les hautes terres du Sri Lanka. La plupart des Tamouls sri-lankais vivent dans les provinces du Nord-est et Est du Sri-lanka, tandis que les descendants des engagés indiens, les *hill country Tamils* vivent généralement dans les montagnes du centre, et principalement dans la province du Centre.

Ainsi, avons nous individualisé deux composantes au sein de l'ensemble tamoul : Les Tamouls d'Inde, et les Tamouls du Nord Sri Lanka ou *Sri Lankan Tamils*. Mais ce n'est pas tout. Il nous faut faire maintenant une distinction au sein même de ces composantes en

fonction des contextes migratoires. Car ces derniers vont avoir des répercussions essentielles sur la nature des liens qui peuvent s'établir entre l'Inde et les divers pays d'installation. Le couple colonialisme/postcolonialisme possède ici une dimension heuristique indéniable.

D'un côté, les Tamouls d'Inde se sont dispersés massivement durant la période coloniale dans le cadre d'une émigration de travailleurs sous contrat, communément appelée système de l'*idenititure* qui a été mis en place par les autorités coloniales (britanniques et françaises) pour pallier au manque de main d'œuvre dans les économies de plantation lié à l'abolition de l'esclavage, de 1834 à 1914. Cette migration a donné naissance à la figure du coolie. Et, pour comprendre le changement exercé par cet itinéraire tamoul hors des territoires du quotidien, il nous faut faire une sorte d'étymologie du nom coolie. Le terme « coolies » au pluriel serait une déformation de *Kūli*, nom de caste de la région du gujarat et habitant de Kula, dans l'ouest de l'Inde. Et, entre le *kūli* de départ et le coolie d'arriver, il y aura eu un cortège d'épreuves traumatisantes. Et parallèlement à cette émigration, la présence française à Pondichéry (de 1671 à 1962) a contribué à un brassage des cultures tamoule et française et à la formation d'un cycle migratoire encore ininterrompue aujourd'hui. De l'autre côté, les mouvements migratoires contemporains sont plutôt constitués de réfugiés Tamouls provenant du Nord Sri Lanka, autrement dit de *Sri Lankan Tamils*. Le contexte n'est plus celui de la période coloniale : c'est dans l'émergence d'une guerre civile (qui oppose la majorité Cinghalaise, bouddhiste, à la minorité tamoule, hindouiste constituant 12.6% de la population du Sri Lanka), dans les années 1970, que cette migration s'est intensifiée.

3/ Vers la fabrication d'une identité diasporique tamoule :

Au-delà de ces clivages liés aux conditions migratoires, quels éléments constituent le fait de se sentir tamoul ? Est-ce qu'une tamoulité peut-elle être capable de faire face à cette hétérogénéité ? Peut-elle fédérer l'ensemble des particularismes ? Et, est-ce que cette tamoulité peut se subsumer au sein d'une indianité ? Mais attention, gardons bien à l'esprit que suivant les contextes cette tamoulité peut prendre le pas sur une indianité et inversement. Il ne s'agit pas d'un compartimentage, ni d'une répartition par moitié, par tiers ou par quart ; le dosage entre les divers éléments de l'identité d'un individu n'est jamais le même : il est hautement personnalisé et contextualisé. N'oublions pas que chaque individu se définit à partir d'une multiplicité de critères identitaires possibles : son appartenance à un lignage et à un groupe endogame (caste), sa localité d'origine ou de résidence, sa place dans les systèmes de production matériels et symboliques, l'usage d'une ou de plusieurs langues, la pratique religieuse et le sentiment d'appartenance à une communauté historique. Ces identités peuvent être emboîtées ou non. Et la disparité des référents culturels (Inde, Tamil Nadu, Tamil Eelam⁶) n'implique nullement conflits et déchirements. Tout individu arbitre constamment, au quotidien entre différentes identités thématiques : géographiques, personnelles, amicales, familiales.

Les référents origine ont-ils un rôle à jouer dans la constitution d'un lien diasporique ? Il semblerait que oui au regard des actions que mènent à la fois le Tamil Nadu (rhétorique identificatoire) et le Tamil Eelam (politisation du lien communautaire). A tel point que même si elle n'empêche pas d'allégeances nationales, l'identité tamoule n'est pas résiliente ; elle est une identité projet, élaborée, planifiée, instrumentalisée et institutionnalisée. Il est à préciser que bien évidemment, selon que l'on se place du côté du Tamil Eelam, ou du Tamil Nadu, au-

⁶ Eelam ou Eela Nadu est le nom tamoul du Sri Lanka. Le Tamil Eelam ou Eelam tamoul, est le nom donné par les Tigres de Libération de l'Eelam Tamoul (LTTE) au territoire à majorité tamoule du Sri Lanka. Les LTTE en demandent l'autodétermination et la création d'un Etat : l'Eelam Tamoul.

delà des similitudes dans ce processus de fabrication d'une identité diasporique tamoule, les éléments mobilisés ne sont pas de même nature.

2.1/ Un élément cognitif.

D'un côté, le Tamil Nadu se veut le bastion de l'Inde dravidienne et un haut lieu culturel de l'Inde. Ces deux figures rassemblées autour de la langue tamoule ont marqué l'affirmation d'une forte identité, dont une de ses principales manifestations s'effectue par l'institutionnalisation politique d'un régionalisme actif qui véhicule une image forte de l'identité tamoule. Il est à rappeler que l'on oppose souvent dans le discours, Inde du Nord à Inde du Sud, qui recouvre souvent celle idéologique voir ontologique Inde aryenne/Inde dravidienne. En effet, le mouvement dravidien « *a construit son indianité vis-à-vis de l'Inde du Nord aryanisé, monde des langues indo-européennes issues du sanskrit, perçu comme l'épicentre de la pensée brahmanique* » (Racine, J-L. 2006, p290). Les Tamouls instrumentalisent et sacralisent cette différence avec l'Inde du Nord et en sont fiers. Le tamoul est la seule langue régionale de l'Inde moderne qui puisse revendiquer une histoire littéraire dont les débuts connus se situent aux alentours de la naissance de l'ère chrétienne. Par conséquent, la relation entre le tamoul et le sanskrit est différente de celle existant entre le sanskrit et les autres langues régionales indiennes. Seul le tamoul s'est trouvé à certains moments de son histoire, en position de relative autonomie par rapport au sanskrit.

Toutefois ce régionalisme reste modéré tant du point de vue politique que territorial (par rapport aux anciennes ambitions d'envisager la création d'un Dravidanad indépendant en 1946). Mais, cette volonté de distinction, de singularité et de particularité s'affiche au sein de la diaspora.

De l'autre côté, les Tamouls du Sri Lanka doivent être au courant des limites du Tamil Eelam et de sa configuration (figure 2). D'ailleurs ces limites deviennent peu à peu un emblème capable de fixer spontanément des valeurs sociales et condenser une idéologie politique. Elles sont médiatisées via une iconographie, et sont susceptibles de faire sens pour le groupe humain en dispersion.

2.2/ Un élément affectif.

"Our call for world Tamils to unite is not against the precepts of humanity. It is a call emanating from our birthrights. There is a need to remedy the gradual breaking of ties of expatriate Tamils with the Tamil motherland in areas such as language and culture, and bring about a renaissance amongst them" (World Tamil Confederation. <http://www.thenseide.com/ulagathamizhar-eng/default.asp>).

Au-delà des distinctions, un sentiment d'unité a été promu par le gouvernement du Tamil Nadu, afin de réunir dans un ensemble cohérent l'ensemble des expatriés tamouls. Car il ne s'agit plus seulement de regarder un passé riche en héritages mais de faire partie du monde moderne en s'appuyant sur ces communautés. C'est pourquoi, dès les années 1960, le gouvernement du Tamil Nadu créa une conférence tamoule mondiale qui se réunissait tous les ans, relayée en 1999 par la création de la *World Tamil Confederation*, dont les objectifs sont au nombre de trois : protéger l'intégrité physique des Tamouls, protéger l'identité et la culture tamoule, et protéger les droits civiques, politiques et humains des Tamouls.

Le but de cette organisation est de garantir une unité, créer un corps social homogène qui peut rassembler en son sein l'ensemble des Tamouls émigrés à la fois du Tamil Nadu et du Sri Lanka. Et pour garantir cette unité, la confédération s'appuie elle aussi sur un marketing identitaire bien rodé qui structure par la combinaison de différents principes, les communautés

tamoules émigrées. En effet, la *World Tamil Confederation* a su concevoir divers artefacts nationaux : un hymne, un costume et un drapeau.



D'ailleurs, la symbolique de ce drapeau est forte : les Tamouls étant établis un peu partout dans le monde, il devient impossible pour ces derniers d'identifier leur territoire, car celui-ci s'étend peu à peu au monde ; au globe dans son intégralité. La mobilité ne peut plus être qu'une mobilité du dedans, à l'intérieur d'un corps social devenu territoire, ce que signifie d'ailleurs l'écriture en jaune qui a pour signification : « Chacun est notre famille, chaque lieu est notre

maison ». L'espace de la diaspora est ainsi partout et nulle part à la fois : « *Ailleurs est convoqué Ici mais, dans le même temps, il doit rester ailleurs parce qu'ainsi il garantit d'être ici* » Ma Mung, E. 1995, p170).

Ce sont là des attributs qui génèrent au moins de l'affect, au mieux de l'identité, et de l'identité que l'on pourrait qualifier de nationale. Ce qui de suite peut paraître paradoxal. Mais cette production d'attributs ayant un grand pouvoir sur l'idéal est selon la *World Tamil Confederation* essentielle pour éveiller une conscience nationale à distance et produire un nationalisme tamoul in situ. Dans le même ordre d'idées, cette même confédération préconise l'établissement d'un fond monétaire pour les Tamouls afin d'aider les initiatives personnelles qui servent l'intérêt de la communauté.

C'est donc la conscience d'intérêts économiques, culturels, politiques communs et l'idéal d'un vivre ensemble au-delà d'un territoire borné qui motive le projet de la *World Tamil Confederation*. Elle a pour fonction de réunir l'ensemble des associations tamoules présentes dans les différents pays de la migration par un idéal commun : celui de créer une nation en exil, ou du moins faire société dans l'exil. Cette confédération introduit un changement d'échelle qui se veut transcender les particularismes ; le but est bien là encore de faire du corps social le territoire. Et ce sentiment national qui se met en place permet en retour de consolider ce corps social en lui fournissant des bases et des arguments idéologiques (Ma Mung, E. 1995). Enfin ce projet de société à distance permet aux différentes communautés tamoules d'être ici en étant ailleurs, en d'autres termes elle permet d'être Tamoul tout en étant hors du Tamil Nadu.

Au sein de cette rhétorique identificatoire, l'affect peut aussi être stimulé lors d'événements particuliers tel que *Maaveerar Naal*⁷, que l'on pourrait traduire par « journée des martyrs ». Ce sont des moments de condensation culturelle dont l'efficacité symbolique ne s'épuise pas dans la seule mise en image. Relayée par la télévision, la radio et les journaux présents dans l'ensemble des pays de la dispersion, cette cérémonie permet de raconter l'histoire de la diaspora et dans l'ancrer dans des valeurs nationalistes. A cela, il faut ajouter le maillage des diverses associations nationalistes tels que le *World Tamil Movement*, la *British Tamil Association*, ou encore l'organisation non gouvernementale TRO ou *Tamil Rehabilitation Organization* (ORT en France, *organisation de réinsertion des Tamouls*).

Cette dimension affective est surtout amplifiée par les actions de propagande des Comités de Coordination Tamoul qui asphyxient l'espace diasporique tout en lui déterminant une lecture politique.

⁷ *Maaveerar Naal* est célébré depuis 1989, pendant trois jours consécutifs, le 27 novembre marquant la fin de cette cérémonie. Ce jour symbolise le sacrifice du premier combattant des LTTE pour la libération de l'Eelam Tamoul.

2.3/ Un élément instrumental.

Cet exil s'accompagne d'une prise de conscience qui va entretenir la mémoire de diaspora. Celle-ci n'est souvent reconnue qu'à moitié, et s'accompagne d'un ensemble d'émotions : la culpabilité d'avoir abandonné la terre natale, associée à un violent ressentiment contre cette mère patrie qui les a d'une certaine manière contraints à partir, en raison de problèmes multiples. Cet exil peut aussi faire l'objet d'une instrumentalisation. Ainsi, les partisans des LTTE ont leur propre interprétation de l'histoire qui diverge de celle de la majorité cinghalaise. Et, si l'exil a d'abord signifié le tourment ou le malheur, les LTTE appliquent à ce dernier une rhétorique singulière. Pour eux l'exil est la destinée commune aux Tamouls de l'Eelam disséminés dans le monde entier. Et cet exil est lié aux tragédies du Tamil Eelam : les Tamouls ont quitté leur terre natale pour fuir la répression cinghalaise, aspirant à y revenir une fois l'indépendance acquise.

Ce temps de l'exil, « *ne peut être qu'un temps de souffrance et de sacrifice, hommage en miroir au « sacrifice suprême » des « martyrs » de la guerre* » (Etiemble, A. 2001), et exprime une vive tension entre deux lectures tamoules de la migration : l'une encourageant les migrations d'un pôle à l'autre de la diaspora (volonté de dispersion dans la communauté diasporique), l'autre les désavouant (réunification à la mère patrie, au Tamil Eelam). Cette tension présente d'ailleurs un des paradoxes des diasporas, concilier forces centrifuges et centripètes. Parallèlement, c'est ce même exil qui a engendré une migration multipolarisée (dont les pôles les plus significatifs sont Toronto, Londres, Sydney, Paris, Palerme, et Berlin)⁸ et transnationale, à tel point que l'on assiste à un glissement de l'identification « nation-territoire » vers l'identification à l'entité « communauté-ethnie » (Ma Mung, E. 1995, p168) : l'empathie vers les proches de la communauté remplace l'attachement à l'Eelam. Si bien que progressivement, à la rhétorique de l'exil des nationalistes Tamouls sri lankais s'oppose un sentiment d'*exterritorialité* : le territoire du pays d'origine représente toujours un idéal dans la mémoire des migrants. Pourtant ces derniers savent pertinemment bien que leur identité ne s'origine plus là bas mais dans ces multiples pôles. *L'identification nationale-territoriale est transcendée par une vision de soi dans une sorte d'exterritorialité : cette perception, ce sentiment assurent le lien de la diaspora* » (Ma Mung, E. 1995, p 165). De sorte que dans une lecture strictement nationaliste de l'exil, il paraît difficile de mener à son terme le « pari d'ubiquité », oublieux de la mère patrie, et d'adopter pleinement la « culture de la diaspora ».

Conclusion : ethnicité, tamoulité, et indianité.

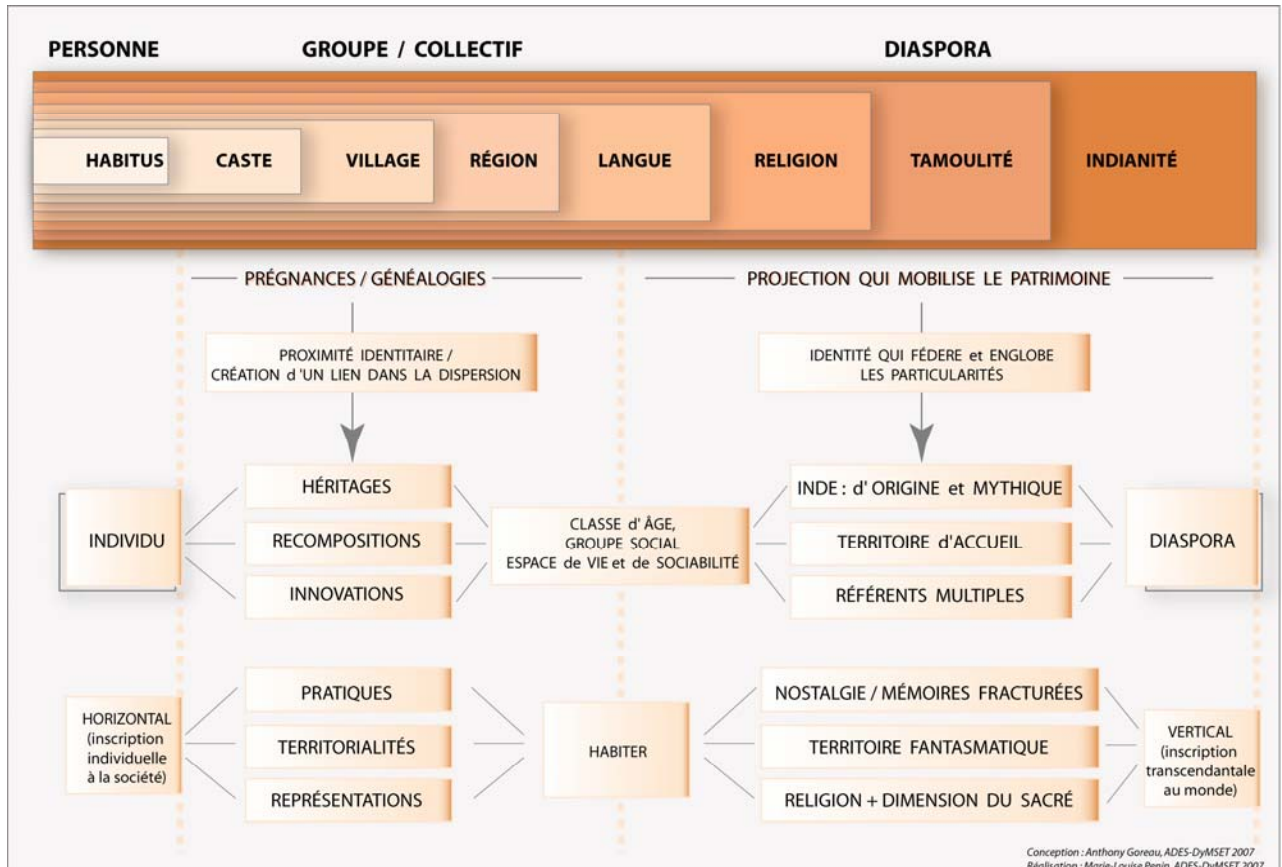
Au regard de ce court développement, nous avons pu constater que la catégorie diaspora indienne n'est pas un ensemble monolithique. Elle est fracturée par un ensemble de particularismes qui se font les relais des mouvements régionalistes de l'Union indienne.

Toutefois, diaspora tamoule et diaspora indienne, en tant que catégories institutionnalisées, se rassemblent sur divers points : elles ont des visées nationalistes certes, mais aussi et surtout économiques qui prennent corps dans un nationalisme à longue distance (sous forme de retours d'argent et d'actions de lobbying dans les divers pays d'accueil). En cela, la diaspora issue de l'Eelam tamoul se distingue par le fait qu'elle est animée par un militantisme puissant à objectif politique et national à moyen terme (en cela, on pourrait la rapprocher de la diaspora sikhe).

Mais au-delà de ces catégories institutionnalisées, ne perdons pas de vue que la diaspora est avant tout une catégorie sociale de l'appartenance validée dans l'interaction sociale. Et, gardons à l'esprit que tout individu arbitre constamment au quotidien entre différentes

⁸La majorité des Tamouls sri lankais se sont installés en Europe de l'Ouest, en Australie et en Amérique du Nord. Les plus grandes concentrations se trouvent au Canada (entre 200 et 250 milles selon les estimations), au Royaume-Uni (approximativement 110 000), en France (75 000 environ), en Allemagne (50 000), en Suisse et en Australie (approximativement 30 000 par pays).

identités thématiques : géographiques, personnelles, amicales, familiales. Et, selon les situations dans lesquelles il se trouve placé et les gens avec lesquels il interagit, un individu pourra assumer l'une ou l'autre des identités qui lui sont disponibles, le contexte particulier dans lequel il se trouve déterminant les identités et les loyautés appropriées à un moment donné (citoyenneté du pays d'accueil, tamoul, indien).



Ainsi, au-delà d'un ensemble de clivages liés à l'articulation de ces classifications, il apparaît certain que soutenir un nationalisme politique dans son pays natal via des réseaux déterritorialisés est doublement gratifiant. D'une part cela apaise le sentiment de culpabilité qu'éprouve l'expatrié de ne pas s'impliquer dans sa terre natale, tout en justifiant sa décision de l'avoir abandonnée ; et d'autre part, cela permet à l'expatrié, confronté au racisme et à l'aliénation par les habitants de son nouveau pays qui lui renvoient l'image de quelqu'un de différent, d'affirmer une identité, une définition de lui dont il puisse être fier mais qui ne remette pas pour autant en cause le choix de son exil.

La nostalgie du diasporé est fondée sur sa mémoire sélective qui est un ensemble de souvenirs simplifiés et idéalisés de ses racines, souvent réduits à leurs aspects les plus élémentaires : famille, caste, région, et religion. En exil, entouré d'étrangers, il s'attache à une image de lui-même qui exclut tout élément du pays d'adoption. Si bien qu'à cette échelle, on pourrait dire sans trop se tromper que diaspora et ethnicité sont des formes d'organisation sociale, basées sur une attribution catégorielle qui classe les personnes ou individus en fonction de leur origine supposée, et qui se trouve validée dans l'interaction sociale par la mise en œuvre de signes culturels socialement différenciateurs. De sorte qu'identité diasporique et identité ethnique se rejoignent sur plusieurs points. En effet, il semblerait qu'une somme de liens primordiaux liés à la langue (le tamoul ou l'hindi), à la religion (l'hindouisme), à la caste, à la région d'origine, à une histoire commune (celle de l'exil mais aussi celle d'un militantisme

politique), et à une division du travail (celle induite par un commerce ethnique) dessinent les contours de cet attachement.

Références bibliographiques :

- Assayag, J. *Action rituelle ou réaction politique ? L'invention des processions du nationalisme hindou dans les années 1980 en Inde*. **In**: Annales. Histoire, sciences sociales. 1997, vol52, n°4, pp853-879.
- Baumann, M. *The hindu diasporas in Europe and an analysis of key diasporic patterns*. **In**: Rakmani, T-S (Ed.). *Hindu Diaspora global perspectives*. India, New Delhi : Ed. Munshiram Manoharlal Publishers, 2001, pp59-79.
- Bénéï, V. *Hinduism today: inventing a universal religion?* **In**: South Asia Research, Vol18, N°2, 1998, pp117-124.
- Bruneau, M. *Diasporas et espaces transnationaux*. France, Paris : Ed. Economica, collection Anthropos, 2004, 249p.
- Buchignani, N. *Contemporary research on people of Indian origin in Canada*. **In**: Jayaram (ed.), *The Indian Diaspora. Themes on Indian sociology*. India, New Delhi: Ed. Sage publications, 2004, pp 103-126.
- Dufoix, S. *Notion, concept ou slogan : qu'y a-t-il sous le terme de « diaspora » ?* **In** : Anteby-Yemini, L ; Berthomière, W ; Sheffer, G. *Les diasporas. 2000 ans d'histoire*. France, Rennes : Ed. PUR, 2005, pp53-63.
- Dufoix, S. *Les diasporas*. France, Paris : Ed. PUF, collection Que sais-je ? 2003, 127p.
- Etiemble, A. *Les Tamouls Sri lankais dans la région parisienne : la politisation du communautaire*. **In** : les cahiers du CERIEM, Num7, 2001, pp19-32.
- Fuglerud, O. *Life on the outside. The Tamil diaspora and long distance nationalism*. London: Ed. Pluto Press, 1999, 203p.
- Jaffrelot, C ; Tarabout, G. *Les transformations de l'hindouisme*. **In** : Jaffrelot, C (dir.), *l'Inde contemporaine de 1950 à nos jours*, France, Paris : Ed. Fayard CERI, 2006, pp568-593.
- Leclerc, E. *L'invention d'une diaspora indienne : enjeux géopolitiques et sociaux*. **In** : *Espaces et sociétés aujourd'hui*. France, Rennes : résumé de colloque, 2004. En ligne : www.univ-lemans.fr.
- Ma Mung, E. *Non lieu et utopie : la diaspora chinoise et le territoire*. **In** : Bruneau, M (Coord.), *Diasporas*, GIP Reclus, 1995, pp163-174.
- McDowell, C. *A Tamil asylum Diaspora. Sri Lankan migration settlement and politics in Switzerland*. Royaume-Uni, Oxford : Ed. Bergham Books, 1996, 308p.
- Racine, J-L. *La question dravidienne ou le régionalisme bien tempéré ?* **In** : Jaffrelot, C (dir.), *l'Inde contemporaine de 1950 à nos jours*, France, Paris : Ed. Fayard CERI, 2006, pp290-307.
- Rangaswamy Padma. *South Asian Diaspora*. **In** : Ember, M ; Ember, C-R ; Skoggard, I (Ed.). *Encyclopedia of diasporas. Immigrant and refugee. Cultures around the world. Volume 1*. USA, New York : Ed. Springer science + Business Media, 2005, pp285-296.
- Shiller Nina Glick. *Long-Distance Nationalism*. **In** : Ember, M ; Ember, C-R ; Skoggard, I (Ed.). *Encyclopedia of diasporas. Immigrant and refugee. Cultures around the world. Volume 1*. USA, New York : Ed. Springer science + Business Media, 2005, pp570-580.
- Therwath, I. *La diaspora indienne*. **In** : *Questions internationales. L'Inde, grande puissance émergente*. France, Paris : Ed. La documentation française, n°15, 2005, pp28-30.